

LE TENDRE RACINE

Pierre SAUVAGE

On a souvent opposé, de façon un peu schématique, «le grand Corneille», et le «tendre Racine». Si la qualification ne manque pas de vérité en ce qui concerne Corneille, elle ne présente de Racine qu'un aspect de son œuvre, qui n'est peut-être pas le plus important, ni le plus caractéristique.

En cette seconde moitié du XVII^e s., à la rudesse a succédé, peu à peu le raffinement, accompagné de l'amour galant, d'un souci de la politesse et des bienséances. L'époque se veut plus douce et policée que celle de Louis XIII. Et il est vrai que nous retrouvons ce souci chez les personnages de Racine. Beaucoup d'entre eux semblent bien tendres. Ce sont alors de jeunes amoureux au sentiment partagé et pur, s'exprimant avec des accents de tendresse et de réserve, de pudeur et de tristesse. Le cas le plus émouvant est celui de Titus et de Bérénice. Mais on rencontre également des exemples de l'amour maternel (Andromaque), de l'amour filial (Iphigénie), ou de la pureté de l'enfance (Joas).

Enfin, même les personnages passionnés ont des moments de tendresse, de galanterie (Néron), et respectent toujours les bienséances.

Parmi les éléments poétiques qui concourent à donner cette impression, remarquons la présence discrète mais puissante de la couleur locale, ainsi que le rythme souple et les sonorités harmonieuses du style.

Cependant, d'autres considérations obligent à nuancer ces premières impressions. Ce théâtre est surtout un théâtre de la violence et de la cruauté.

L'auteur lui-même s'est manifesté, notamment, par sa dureté envers ses anciens maîtres de Port-Royal, ses pointes mordantes contre les auteurs rivaux, contre Corneille lui-même (voir les *Préfaces*), et une vie sentimentale orageuse jusqu'à *Phèdre*.

Ses personnages sont présentés comme victimes de la fatalité (sort contraire, hérédité) ou dominés par la passion (ambition : Athalie, Agrippine ou amour : Roxane, Phèdre).

L'amour est irrésistible : ni la raison, ni la volonté, ni le devoir ne peuvent rien contre lui. Le personnage perd toute dignité, se déshonore et s'humilie.

L'amour, enfin, est impossible, que survienne un obstacle extérieur, ou, plus souvent que ce soit l'être aimé lui-même qui constitue l'obstacle.

La passion est ordinairement présentée comme dévastatrice : elle est alors un cruel supplice pour celui qui aime et n'est pas aimé ; aux tortures de la jalousie, s'ajoutent souvent les blessures d'orgueil (Hermione – Phèdre – Mithridate). La vengeance peut être terrible à l'égard du rival, et tous les moyens sont alors bons pour le perdre (Néron et Britannicus – Hermione et Andromaque).

Enfin, aucune pitié ne s'exprime pour l'être aimé qui résiste à l'amour: les héros de Racine ne peuvent pas se sacrifier pour sauver l'être aimé ou pour assurer son bonheur (sauf Bérénice, mais elle n'a pas de rivale). Aussi la lutte est-elle permanente pour forcer la résistance de l'autre (supplications, menaces) ou le perdre (ruses, crimes).

Il convient donc, plutôt, de parler d'un univers intensément tragique, torturant, implacable. Les dénouements sont la plupart du temps sanglants, la haine triomphe dans le crime, et l'amour dans le suicide.

LES PASSIONS DE RACINE

Jean-Paul FENAUX

Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur
(*Phèdre*, v. 672)

Racine n'a jamais écrit, comme Flaubert: «Phèdre, c'est moi». La pièce ne traduit guère les événements du temps, ni les tourments intérieurs du poète; elle est abstraite, intemporelle, absolue, «classique», comme on dit. Mais Racine a vécu, autant que vous et moi, avec des qualités et des défauts, un cœur et des passions. Il a lutté pour subsister, matériellement et moralement, dans ce monde d'inquiétude et d'adversité. Aussi se reconnaissait-il, sans doute, dans les combats de son personnage, qui nous émeut pour la même raison. Le crayon ou le pinceau a saisi de l'homme un visage émacié, anguleux, voire ravagé et tourmenté, sous un sourcil anxieux. Ainsi, observe Antoine Adam, *il serait en vérité trop facile d'accepter l'idée... que le théâtre le plus brûlé de toutes les passions ait été l'œuvre d'un homme qui les ignorait*. Il n'est donc pas vain de décrire brièvement celles qui occupèrent l'auteur de *Phèdre*.

L'orphelin de Port-Royal

C'est comme enfant pauvre d'une famille amie que les religieuses recueillirent Racine, protégé de Sœur Agnès. Que leur maison ait pu coïncider, pour le futur poète, avec le «vert paradis» de l'enfance heureuse ou du moins insouciant, cela n'est point douteux. Que cet univers, somme toute étroit, le prédisposât à voir le monde entre quatre murs, comme le voudra l'unité de lieu des tragédies, c'est une conjecture séduisante. Que l'introspection, le sens aigu du péché, le relief pris par le moindre choix, acte, pensée aient été, bien avant le théâtre, le paysage mental d'un adolescent au contact des mystiques, ecclésiastiques ou non, de son entourage, nul ne le niera sachant que Port-Royal a été, sous Louis XIV, le foyer de la plus savante, la plus active et la plus inquiète des sectes chrétiennes, celle des Jansénistes.

Mais que dit le texte?

HIPPOLYTE –

*Le dessein en est pris: je pars, cher Thémène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène...*

Aimable séjour, confirmera l'interlocuteur, que

... ces paisibles lieux, si chers à votre enfance. (v. 30)

qui, à n'en pas douter, évoquent bien plutôt le paradis de la vallée de Chevreuse que les lointains du Péloponnèse. L'enfant de la tragédie, *nourri dans les forêts* (v. 782), conformément à la légende, n'en est pas moins flanqué d'un acolyte proprement racinien (il n'a pas de nom chez les modèles antiques ou modernes). Ce Thémène n'est point un valet ou un confident, mais le *gouverneur*, le précepteur ou le *mentor* du jeune prince, sorte de

père intellectuel comme l'ont été, pour Racine, les bons maîtres jansénistes. Hippolyte, lui-même, nous apparaît seul dans la vie, hors cette mâle amitié qui connaît d'autres exemples dans le corpus tragique du poète: Pyrrhus avait déjà son «gouverneur»; Burrhus l'est de Néron, Narcisse de Britannicus; Pylade, ami d'Oreste, est davantage compagnon d'études que frère d'armes. Tous ces personnages sont des formes du père, lequel est souvent absent, comme Thésée ici, de même que les confidentes apparaissent maternelles, qu'elles soient ou non nourrices de l'héroïne.

Evidemment, Trézène et Thérémène, ce n'est point chez Hippolyte de la passion; mais c'est déjà le cœur.

Vitale ambition

Nul ne saurait dire si Racine avait, dès l'adolescence, conçu une revanche sur la vie, qui lui avait ravi si tôt des parents d'ailleurs sans fortune ni envergure, le réduisant à la charité de quelques bonnes âmes. Le fait est que l'ambition le prit, et le fit souffrir, jusqu'à l'entermer tout un an à Uzès, près de l'oncle Sconin de qui il espérait, contre tonsure et messes, la donation de bénéfices ecclésiastiques. Hélas, le seul qu'il put obtenir était bien maigre, et d'autres, dont il se prévalut parfois, purement imaginaires. Bien plus à sa portée, une charge d'avocat, à laquelle ses maîtres le destinaient, ne lui inspira que du mépris: il suffit de lire *les Plaideurs* pour se convaincre de l'opinion qu'il se faisait des hommes de loi. Sa formation littéraire, et l'éclat du métier de la plume en cette seconde moitié du XVII^e siècle, expliquent son inclination pour les Muses. Il était doué, comme le prouvent ses premiers vers fort réussis. Il sut plaire et intriguer, très vite, très haut, dans l'âpre volonté de réussir. Sûr de lui, il accepta toujours le jugement de ceux qui ne le valaient pas mais pouvaient servir sa rage arriviste, comme Chapelain, poète exécration néanmoins tout-puissant dans les salons, à la Cour et à l'Académie. De telles concessions lui ouvrirent plus aisément qu'à tout autre les portes du royaume des Lettres. Ses biographes observent avec étonnement que ce jeune roturier sans fonction ni avenir assistait au lever du roi, privilège alors envié de tant d'aristocrates de vieille souche. Sans doute d'adroites intrigues l'avaient-elles mené là, par-dessus tous les usages. Fort heureusement, le milieu comptait aussi de très honorables relations, les Chevreuse, La Fontaine, et l'incomparable ami Boileau, qui interdisent de voir en Racine un médiocre arriviste sans dignité ni scrupule.

La guerre des théâtres

Le théâtre le tentait, parce qu'il offrait au poète une renommée lucrative. Il s'introduisit donc chez Molière, avec l'esprit de compromis intéressé qui vient d'être décrit. L'écrivain-comédien apprécia ce jeune auteur doué qui admettait la collaboration avec ses interprètes, pour le plus grand bien du théâtre. D'emblée, il l'engagea dans son offensive contre l'Hôtel de Bourgogne, en lui commandant une *Thébaïde*.

Après avoir mis à mal le théâtre du Marais, Molière a désormais la seconde troupe de Paris, et voit se déchaîner contre lui la rage des Grands Comédiens. La brouille avec Corneille le prive d'un répertoire tragique nouveau, les assauts contre *les Précieuses ridicules*, et plus encore *l'Ecole des femmes*, ont donné à la lutte une âpreté effrayante. La coutume s'est instaurée de «doubler» l'adversaire, en donnant une version rivale de la pièce qu'il monte ou, si la discrétion ne l'a pas permis, un pastiche ou un persiflage. Parfois l'affaire traîne en longueur: on va de *Critique* en *Critique de la critique*... Souvent, les coups portent aussi bien sur les vers que sur la diction, sur le sujet que sur les acteurs.

Il est certain que l'intervention de Racine va contribuer à rehausser ce conflit, qui tourne à l'empoignade. On aurait tort, dans ce contexte, de tenir le procédé pour condamnable, et, par ailleurs, de l'imputer à l'auteur, puisque c'est le directeur du théâtre qui en a pris l'initiative. Enfin, si la *Thébaïde* constitue un échec flagrant de l'association de Molière et Racine, il est certain que celui-ci a pris goût au combat, jusqu'à en retenir la leçon et bientôt duper son propre maître. L'ambition de Racine a compris qu'on pouvait inverser la situation, et que l'auteur pourrait tirer profit d'une concurrence des deux théâtres. Il donne

le texte d'*Alexandre* à l'un et à l'autre, et que le meilleur gagne, tandis que les droits d'auteur seront versés deux fois! Absence totale de scrupules, ou intelligence supérieure? La passion, en tout cas, poursuit ses fins: il fallait à Racine la scène et la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, c'est-à-dire la première estrade de Paris, seule digne du plus grand poète tragique, qu'il était sûr de devenir.

D'ailleurs, dans le duel avec Corneille et ses successeurs, s'il a toujours montré l'ardeur de vaincre, il n'a pas cherché systématiquement l'engagement: c'est Molière qui monte avec Scudéry la cabale contre *Andromaque*, et exerce à cette occasion une basse vengeance; sa veuve fait donner, huit ans plus tard, une contre-Iphigénie. Et, si Racine a l'idée de «doubler», en 1670, *Tite et Bérénice* de Corneille, sa propre pièce ne réussit guère. Enfin, l'affaire des deux *Phèdre* caractérise bien sa lassitude devant une guerre qui n'en finit pas. En effet, bien que Pradon ne soit pas un adversaire redoutable, il fait tout pour empêcher la représentation simultanée des deux tragédies. En vain: le duel a lieu et l'affaire tourne mal, autant sur la scène qu'à la ville, ou un complot écrase notre homme, qui désespère à un moment et croit sa pièce perdue. En réalité, c'est du succès immérité de l'autre qu'il enrage de jalousie. Telle apparaît désormais sa passion: craint-il d'être à son tour vaincu, à l'exemple de Corneille, son adversaire malheureux? Quant à ses pâles imitateurs, ils n'ont pu l'inquiéter, sauf peut-être Pradon, dont on a saboté le *Bajazet*, trois ans après le succès de Racine.

Il faut mentionner enfin la défaite totale du poète devant ses concurrents, dans un genre qui devait se développer, sans lui, au cours du dernier quart du siècle: l'opéra sera le partage incontesté de Lulli et Quinault, sur les traces de la *Psyché* montée naguère chez Molière, et qui avait fait la plus considérable opération commerciale du règne. Par toutes ces circonstances, la «retraite» de Racine revêt plus de sens. Il n'était pas homme à fracasser les tréteaux, d'où ses déceptions, cruelles, dans un monde de théâtre parfois vulgaire et violent, toujours tendu vers un spectacle clinquant devant quoi les passions de l'âme blémisaient, quelle que fût leur puissance intérieure. A cet égard, *Esther* et *Athalie* ont démontré, dans un style qui nous semble fort étranger, à quel point le théâtre racinien réclame, dans sa perfection définitive, le retrait du tumulte, l'abstraction totale: une musique sublime, sans monstre sacré, sans décor, sans ornement. C'est ainsi que la mise en scène de l'après-guerre a servi *Phèdre*, recherchant toute la puissance des mots et de la musique, rien autour.

Liaisons dangereuses

Pourtant, la rencontre de l'univers du théâtre n'avait pas laissé de révéler au poète d'autres passions: les désirs, les affres et les drames de l'amour. Deux comédiennes ont beaucoup plus influencé la genèse des œuvres de Racine que les intrigues de la guerre entre l'Hôtel de Bourgogne et la maison de Molière. Thérèse de Gorla, dite du Parc, veuve de Gros-René, ce mémorable personnage de farce au temps de l'Illustre-Théâtre, avait pourtant un lourd passé sentimental quand elle détermina chez Racine le coup de foudre de 1666. On rapporte qu'à Rouen, alors que la Compagnie piétinait de l'impatience de conquérir Paris, elle avait su éblouir Corneille, âgé de 52 ans, et le ramener au théâtre. La drôlesse comptait quantité d'aventures, mais son immense talent, sa personnalité d'actrice, inspiraient à ses adorateurs bien plus que la concupiscence: elle ravageait les cœurs, on se battait, on languissait pour elle. Évidemment, elle endossait comme toutes les comédiennes une odieuse réputation, au demeurant parfaitement justifiée. Elle fréquentait ouvertement la Voisin, cette empoisonneuse dont le nom semble avoir été tout exprès formé de poison et venin. Aussi son charme, au sens propre du mot, pouvait-il s'apparenter à la magie noire. Racine n'y résista pas; il connut tout: la fureur des sens, le désir angoissé, la jalousie. Il ne se contentait pas de la surveiller: il la couvait...

Pour notre bonheur, il écrivit le rôle d'Andromaque, que Thérèse créa avec une dignité sublime. Pour son malheur, il l'épousa en secret. Elle lui donna une fille, qui vécut huit ans. Elle tomba malade, il la veilla des jours, elle mourut enfin, empoisonnée. Par qui? Par cet amoureux transi, décomposé par le deuil et la rage d'aimer? Pourquoi? Par jalousie de celui

qui ne voulait que la posséder, toute et exclusivement? *J'ai languï, j'ai séché, dans les feux, dans les larmes* (Phèdre, v. 690). Rien n'a été prouvé, ni pour ni contre Racine ; mais quelle tragédie!

Il s'en console pourtant, et avec une Hermione cette fois: Marie Desmares, dite la Champmeslé. Belle de loin, pour traduire par une litote le propos aigre de Mme de Sévigné, elle devait devenir la plus éblouissante interprète du siècle. Aussi Racine aimait-il, d'abord, son intelligence et sa sensibilité. Moins perdu de passion, quoique toujours possessif et jaloux, au contraire du mari de la belle, il lut dans ce génie de la scène les plus beaux rôles féminins de son théâtre (pléonasme, d'ailleurs, puisque les plus beaux rôles de Racine sont féminins): Bérénice, Roxane, Monime, Iphigénie, et enfin Phèdre. Si elle n'est pas Racine, Phèdre est Champmeslé! Surtout, elle représente le ton racinien au théâtre: le poète n'appréciait guère la déclamation que Montfleury avait imposée à l'Hôtel de Bourgogne, ni la familiarité qui caractérisait, selon lui, le jeu des compagnons de Molière. Avec l'incomparable Champmeslé, la voix gagnait une présence et une expression qu'elle ne devait pas à la technique, mais au «sentiment».

Le mariage de Racine avec une insignifiante bourgeoise, et surtout la lassitude de la comédienne, mirent fin, cette fois sans tragédie, à une idylle d'une grande fécondité littéraire.

Racine et la Cour

Ce mariage accompagne, dans l'existence du poète, une profonde mutation, si l'on en juge extérieurement, par sa «désertion» de la littérature dramatique au profit d'un emploi rétribué de prosateur officiel. On mésestime, actuellement, cette fonction d'historiographe, au point que les grands écrivains l'ayant occupée (Racine ou Voltaire) nous paraissent avoir déchu en l'acceptant.

Il faudrait pourtant comprendre, d'abord, qu'on ne choisit pas la forme que revêtira la faveur du souverain, et aussi que l'illustration du règne n'était pas, quoi qu'on en pense, une basse besogne, mais la consécration et la récompense d'une œuvre profane, et la distinction d'un homme appelé à la postérité pour avoir écrit l'histoire de son temps. Bien sûr, on considère que, plus proche du théâtre, l'organisation des fastes de Versailles eût mieux convenu aux talents reconnus de Racine. Mais la place, alors occupée par Molière, allait bientôt revenir à Lulli, et ne semblait pas cumulable avec l'historiographie (Voltaire connaîtra, sous Louis XV, la même situation). Est-ce par dépit, par flatterie, ou sincèrement que Racine se déclare satisfait d'avoir été ainsi *tiré du métier de poésie*? N'importe; il s'acquitte remarquablement, avec l'ami Boileau, de son emploi, preuve qu'ils n'en étaient pas foncièrement mécontents. A la réflexion, le poète tragique est, par essence, historien: ne parvient-il pas à *ressusciter le passé*, comme dira Michelet ? à faire vibrer des passions anciennes (mais le sont-elles tant que cela ?). Et le roi n'attendait-il pas de ses historiens l'emphase des grandes tragédies ?

Au reste, considérée comme pension alimentaire, la charge était une étape décisive du cursus honorum d'un poète d'extraction roturière: elle impliquait, outre une position enviée à la Cour, la promesse d'un anoblissement, qui vint en effet. Paradoxalement, elle mettait un terme aux intrigues et aux courbettes, c'est-à-dire à l'aspect humiliant (selon nos vues modernes) de la condition du courtisan. Car rien n'indique que Racine ait aimé cette existence : le *tumulte pompeux d'Athènes et de la Cour* évoqué au début de *Phèdre* n'est pas présenté sous un jour avantageux. La transposition semble, sur ce point précis, bien claire: la tragédie reçoit l'écho des brigues et des intrigues, mais ne s'y joue pas. La division

des Athéniens, les «frondes», le Trône et l'État, l'affaire de la «succession», et même l'exil d'Hippolyte, ne font pas la quintessence de l'action. Si «politique» qu'elle paraisse ici, dans *Britannicus*, ou dans *Bérénice*, la tragédie ne l'est jamais autant que chez Corneille. Bien plus, Racine est le peintre inégalable des courtisans pernicieux, qui font la perte de leurs maîtres. Par exemple, CEnone est exécutée en quelques vers où il ne faut pas lire une paraphrase d'Euripide:

PHEDRE –

...
*Et puisse ton supplice à jamais effrayer
 Tous ceux qui comme toi, par de lâches adresses,
 Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
 Et leur osent du crime aplanir le chemin,
 Détestables flatteurs, présent le plus funeste
 Que puisse faire aux rois la colère céleste!* (v. 1320-1326)

Faut-il en conclure que la passion politique n'habite pas l'âme de Racine? Tout autant, chez Titus, ou Néron, que d'autres sentiments. Mais pas chez Phèdre ni Hippolyte, ni Aricie, où d'autres enjeux plus ravageurs détournent les princes de leur devoir.

Une autre question surgit alors, à propos de Racine Conseiller du roi. A-t-il satisfait une passion du pouvoir? Ce serait aller trop loin, pour quelqu'un qui n'a occupé qu'un office bien subalterne auprès d'un monarque absolu. Mazarin ou Colbert ont eu un pouvoir, mais pas Racine. La Cour, pour lui, a plutôt joué le rôle du premier salon de France, dont les familiers, et la légion de ceux qui rêvaient d'y être admis, devaient glorifier le Roi-Soleil en ses hauts-faits chantés par le Poète. A ce titre, il y exerçait, lui aussi, une sorte de règne.

Racine et Port-Royal

Pour accéder au trône des Lettres, il lui avait fallu déchirer d'autres liens, opération dans laquelle il est encore difficile d'établir quelle fut la souffrance. Il est clair, en tout cas, qu'il devait bien se distancer du jansénisme pour s'élever dans la société, vers 1665. Il se servit, dit-on, d'un prétexte, qui prit la forme d'un mouvement d'humeur envers un malheureux mot de Nicole. Racine ne voyait-il pas que ces *Visionnaires*, comme d'autres *Provinciales*, appartenaient à une littérature satirique, voire incendiaire, où tout propos isolé était, par nature, excessif? Était-il gagné par la violence des conflits religieux à cette époque, notamment autour de *Tartuffe*, que le roi soutenait discrètement contre les dévôts? ou encore, tout simplement, aigri par l'impatience de réussir et les frasques de Thérèse du Parc? A la première de *Phèdre*, l'orage est passé, et on remarque que, du moins, le poète n'a pas renié son éducation humaniste, puisqu'il répond à son détracteur: *Les premiers poètes tragiques avaient une vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes... Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes, célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps* (Préface). On aurait pu commencer par là.

Un tel épisode renseigne fort sur la sensibilité du personnage, prompt à s'enflammer jusqu'à des mots excessifs, qu'il regrettait ou plus exactement nuançait ultérieurement.

Quant aux relations, au sens large, entre Racine et Port-Royal, elles appellent quelques remarques, propres à relativiser l'affaire dont on a fait bien du bruit. Le poète n'a jamais été un doctrinaire janséniste, comme Arnauld ou Nicole, et moins encore un mystique, comme Pascal. Les premiers, on le sait, étaient ses maîtres, non ses amis, et il ignorait pratiquement l'illustre mathématicien. Pourquoi, dans ces conditions, voudrait-on que Racine eût pris fait et cause pour des gens qu'il connaissait, mais dans un débat qui ne l'intéressait guère? Il n'est pas besoin de supposer un froid calcul de sa part, sauf à un moment, le seul peut-être, où il subit la pression politique de l'archevêque de Paris, pour écrire un libelle contre les jansénistes. Par ailleurs, on a pu établir que, s'il y eut rupture, la réconciliation ne fut pas aussi tardive et inattendue qu'on le croit à rapprocher l'époque de crise (1666) et la lettre d'Arnauld (1685). On oublie que dans l'intervalle, il y eut des contacts courtois avec quelques intellectuels proches de Port-Royal. Enfin, Racine ne manquait pas de courage quant à ses amitiés (sinon ses opinions): en 1694, on le verra faire un bel acte de fidélité, puisqu'il assistera, seul de la Cour, à la cérémonie funèbre célébrée au monastère pour Arnauld. Il était pourtant alors dignitaire du royaume, et son geste ne pouvait pas manquer de signifi-

cation politique.

On a dit que *Phèdre* était une tragédie janséniste. Cette qualification repose sur l'impuissance de l'âme humaine à dominer ses passions, si Dieu n'accorde pas la grâce qui le sauve. S'y ajoutent la contrition et le tourment de celle qui se sait perdue. A ce titre, la pièce n'est pas beaucoup plus janséniste que les autres, et on pourrait même noter, en contrepoint, l'immoralité prononcée du thème choisi par le poète, quoi qu'il ait pu tenter pour l'atténuer. Du reste, la fatalité n'est pas une notion exclusivement janséniste: elle domine l'antiquité et le calvinisme. Elle est, à proprement parler, un problème philosophique et théologique dans toutes les cultures de l'Occident. Il est difficile de conclure que *Phèdre* marque la conversion janséniste de Racine.

En revanche, les relations problématiques qu'il connut avec Port-Royal, et cette dernière tragédie profane, peuvent constituer deux bons indices de l'esprit «classique», s'il existe. Une création comme *Phèdre* semble pourtant le résultat d'une «innutrition» profonde, compte tenu de tous les «modèles» que l'auteur avait à sa disposition, depuis les tragédies d'Euripide et Sénèque, les *Vies* de Plutarque, jusqu'au théâtre baroque. Or, au lieu d'un pot-pourri d'influences diverses et discontinues, il nous donne un texte d'une puissante unité, étonnamment contemporain, non seulement de son siècle, mais aussi du nôtre. C'est justement parce qu'il n'entendait pas illustrer telle ou telle doctrine, mais la morale «en soi», et donc parce qu'il n'était pas janséniste, que nous lisons dans *Phèdre* ces vérités à la fois actuelles et générales, et où se joue éternellement la tragédie des hommes:

*Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.*

PHEDRE: LÉGENDES ET TRAGÉDIES

Jean-Paul FENAUX

*Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang...*

(v. 679-680)

La légende de Phèdre, apparue dans la culture à l'époque pré-classique d'Athènes, est un épisode accessoire du mythe de Thésée, qui lui-même se rattache aux grandes gestes de la mythologie grecque, au même titre que les travaux d'Hercule, la guerre de Troie et l'expédition des Argonautes. Comme on sait, toutes ces aventures mêlent les hommes avec les dieux, les héros, d'ailleurs, étant souvent le fruit d'alliances des uns avec les autres, ou des chefs de guerre élevés, par leurs victoires, à la reconnaissance et au culte éternels de leurs concitoyens. Une promenade mythologique permettra donc de situer toute une population princière et surnaturelle continuellement évoquée au cours de la pièce de Racine.

Légendes athéniennes: Aricie, Thésée et Hippolyte

Athènes étant le centre du monde pré-romain, il n'est pas surprenant que les Anciens aient imaginé une fabuleuse origine de leur cité: *Les superbes remparts que Minerve a bâtis* (v. 360). Cette déesse olympienne, en grec Athéna, cumulait les vertus de la paix et de la guerre. Périclès lui fit élever le plus prestigieux des temples antiques: le Parthénon. Il ne fallait pas moins que les descendants en droite ligne de la Terre (v. 420) pour régner sur cette contrée bénie des dieux. Tel était le bisaïeul de Thésée, Erechthée, qui eut aussi son sanctuaire sur l'Acropole. Son fils Pandion, nonobstant les droits de son aîné Pallante, préférait Egée, qu'il avait adopté.

Egée fut le héros plus ou moins brillant de quelques malheureuses aventures, dont deux sont rapportées par Racine. D'abord, il fut séduit par les charmes redoutables de Médée, la magicienne. Fille d'Apollon solaire, elle avait suivi, par une folie où Vénus joue un grand rôle, l'argonaute Jason à la conquête de la Toison d'or. Mais l'ingrat la trompa, et Médée se livra à une atroce vengeance en tuant, de ses propres mains, les enfants qu'elle avait conçus de l'infidèle. Après quoi elle ensorcela Egée, pour semer la zizanie dans Athènes. On comprend que Phèdre l'associe au poison (v. 1638). L'autre aventure concerne la révolte des fils de Pallante, frustrés du trône de Pandion, et qu'il fallut exterminer pour que la tige d'Egée et de Thésée pût usurper en paix. On dit qu'Egée étant devenu incapable, c'est Thésée qui fit couler ce bain de sang, d'où ne réchappa, *reste d'un sang fatal conjuré contre nous* (v. 51) que *la fille de Pallante* (v. 1124), Aricie. Afin de prévenir de nouveaux malheurs, cette *aimable sœur des cruels Pallantides* (v. 53) est exilée à Trézène, sous le règne de Thésée, qui la condamne au célibat. Quant à Egée, il s'était jeté de désespoir dans la mer qui porte son nom.

D'autres légendes disent que Thésée n'était pas vraiment le fils d'Egée, mais de Neptune-Poséidon, roi des mers. Cette filiation-là joue un rôle important dans la suite de ses aventures.